

Adieu à Paule Thévenin

La mort passe et c'est elle qu'on salue, quoi qu'on veuille et quoiqu'on dise, et cette mort a la couleur bistre de la souffrance. Quand Paule avait appris que sa maladie lui serait fatale, elle avait simplement demandé qu'on lui assure deux années de survie pour finir ce à quoi elle avait consacré sa vie : l'édition des *Œuvres complètes* d'Artaud. Il semble que ce soir-là, dans la cour de la Fabrique, entre la fenêtre du petit bureau où elle travaillait et celle de ma cuisine qui se faisaient exactement vis-à-vis, un ricanement avait passé. La saloperie finale à laquelle nous sommes tous suspendus faisait savoir ainsi, mêlé au gargouillis sirupeux des pigeons, qu'il ne lui serait accordé aucun délai particulier. Ainsi, s'approchant de la mort, en butte à l'hostilité des « héritiers des héritiers d'Artaud », comme se plaisait à les nommer Paule, lesquels faisaient obstacle à l'indispensable poursuite de la publication des *Œuvres complètes*, Paule affrontait, diminuée et fatiguée, la petite course qu'on fait seul, et plutôt la nuit que le jour, quand on est en vue de la frontière et qu'on se dit qu'il va falloir passer.

Trois volumes nouveaux étaient bloqués aux éditions Gallimard dans l'attente de l'hypothétique feu vert de la justice qui permettrait de les envoyer chez l'imprimeur, et Paule estimait que deux tomes seraient encore nécessaires pour clore enfin son monumental labeur. Ce délai, sur quoi les médecins n'avaient pu s'engager, Paule l'a recherché dans les certitudes de son caractère : les héritiers lui mettaient des bâtons dans les roues ? Les médecins ne lui garantissaient que les hésitations du mal ? Ses amis écrivains s'époumonaient en vaines pétitions ? La justice dormait, ronflant sur les dossiers ? Paule n'en continuerait pas

moins à exercer son extraordinaire talent d'« emmerdeuse », et si je mets ici ce mot entre guillemets, c'est que j'ai beau chercher dans les dictionnaires et interroger mes amis lexicographes, je ne trouve pas de mot plus ajusté au caractère de Paule, et que je me doute bien qu'on me reprochera, dans cet éloge trop hâtivement rédigé, un qualificatif qu'on réservait, entre nous, aux ragots affectueux.

Ce talent faisait de Paule le génie que ses amis ont toujours reconnu : génie et puissance tutélaires, sibylle sans concession, compagnon (je dis bien *compagnon*) des plus difficiles - Genet ne me contredirait pas, - Paule contrevenait à tous les usages, sauf à celui de l'amitié, quelque chose qu'elle avait érigé en système unique, sans défaillance et, d'écho en écho, cela se réfléchissait sans cesse, formait des orbes. C'était, je dirais, son emploi et sa bataille de tous les jours, son costume et sa façon d'être.

En commençant d'écrire ce texte, je savais qu'il me faudrait trouver quelque chose - je ne savais pas que ce serait un mot - qui me mette à la hauteur de l'amitié. Les morts, s'ils pouvaient encore lire la presse des lendemains, se retourneraient en maugréant dans leur tombe. En général parce qu'ils trouveraient l'article, la nécrologie, le dithyrambe un peu mince, la flatterie insuffisamment élevée. Paule était différente, terriblement différente, et il fallait toujours admettre qu'elle était, qu'elle pouvait être, et tout entière, une sorte de Médée rieuse, une épouvante merveilleuse. Ainsi, au moment où nous engagions à *Tel Quel* une campagne politique savamment ménagée autour des mots d'ordre (poétiques, cela va de soi) de Mao Zedong, Paule n'avait-elle rien trouvé de mieux que de courir nos maisons et de harceler nos femmes pour dénoncer ce qu'elle estimait être la plus grande supercherie de l'histoire de l'humanité, à savoir l'orgasme féminin !

Voilà enfin que je sens revenir sur le visage de Paule l'éclat ironique que j'ai toujours aimé y trouver. Il aura fallu pour ça

un mot, un simple mot, celui qu'elle n'attendait pas dans la série des componctions qui entourent les diverses cérémonies du suaire que nos civilisations amochées s'ingénient à perpétuer. La fadeur pas plus que les gestes de l'affection n'étaient du registre de Paule. Se pencher sur elle et l'embrasser d'une joue à l'autre était un mouvement généralement voué à l'échec. Avec un résultat vaseux. Le téléphone lui convenait mieux que le salon littéraire qu'elle aurait refusé, un siècle plus tôt, de tenir.

Quand ma mère était morte - allez, Paule, ne râlez pas !, - le curé du petit village ardéchois où on venait de l'enterrer m'avait dit : elle repose désormais entre les deux bruits qu'elle aimait le plus, le son des cloches de l'église et le murmure de la rivière. Il faut toujours savoir de quoi se bercent les morts. Pour Paule, nul doute que ce sera du chahut grinçant des écritures et qu'elle aura identifié le relief de son existence au déferlement sans fond de la littérature d'Artaud. Il aura été dans le génie de Paule de mourir avant la fin de cette torrentueuse édition, de comprendre, malgré tout, qu'il aurait été inconvenant, non logique, d'y mettre un point final, de tracer le dernier paragraphe du vacarme de ses imprécations. Quelqu'un d'autre le fera-t-il ? Gageons que non, et je ne le souhaite pas. Il ne faut jamais compléter un opéra inachevé. Les volumes en attente d'impression devront voir, bien évidemment, le jour. Mais n'obligeons personne à un dernier achevé d'imprimer.

Chère Paule, vous et la mort vous avez fait ce qu'il fallait. Reste Artaud, n'est-ce-pas ? Alors, le voici :

« *Il n'y a pas la négation de rien, bien sûr, La Palisse, ce serait permettre l'affirmation de quelque chose.* »

» *Il n'y a pas la négation de quelque chose, ce serait reconnaître l'existence à quelque chose.*

» *Il n'y a pas la négation de rien, conçue, et comme affirmation de la valeur du négatif, comme niant que rien existe et donc qu'il y aurait quelque chose, alors que nier le rien c'est vouloir d'abord empêcher l'existence de quelque chose, nier le négatif pour permettre le vrai néant.*

» *Car tout est périmé : l'être d'abord, le néant ensuite, et il n'y a rien, rien, exactement rien, même pas l'affirmation de rien, même pas la négation de rien. Périmé.* »

Adieu, Paule. À un de ces jours, n'est-ce-pas, là où les orties sont sales.

Denis Roche

Denis Roche : *Adieu à Paule Thévenin*

publication initiale dans : *Le Monde (le Monde des livres)*,
1er octobre 1993, p. 28



Republication le 18 janvier 2020 sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>